

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Quotidienne.  
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ÉTRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30  
Les abonnements se soldent invariablyment d'avance.

**Le Numéro**  **Cinq Sous**

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Hebdomadaire.  
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
POUR LES ETATS-UNIS... \$1.00 \$1.30 \$1.00 \$0.75  
POUR L'ÉTRANGER... \$1.00 \$1.30 \$1.15 \$0.85  
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

**POLITIQUE, LITTÉRATURE.**

**PRO ARIS ET FOCIS**

**SCIENCES, ARTS.**

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 10 MAI 1906

Fondé le 1er Septembre 1872

## M. Barthou prend la parole au nom de son gouvernement.

On lira avec un vif intérêt l'admirable discours que le ministre des Travaux publics, M. Barthou, a prononcé à l'importante cérémonie de l'inauguration du monument de Benjamin Franklin ces jours derniers à Paris.

Nous avons déjà dit combien brillante avait été cette cérémonie, et à quelle manifestation de sentiments sympathiques elle avait donné lieu. Nos lecteurs nous auront gré de reproduire textuellement les paroles de l'éloquent ministre chargé de représenter le gouvernement français en l'occasion et de parler en son nom.

Voici comment s'est exprimé M. Barthou :

Monsieur l'ambassadeur, Mesdames, messieurs,  
Le gouvernement de la République française, en s'associant à l'hommage rendu à la mémoire de Franklin, n'a pas voulu seulement honorer un nom illustre et populaire, il a tenu aussi à donner à la grande République américaine un témoignage officiel de son amitié toujours cordiale et fidèle.

L'épouvantable catastrophe qui a jeté les Etats-Unis dans la désolation et dans le deuil vient ajouter à l'expression de ces sentiments une force nouvelle. Nous avons ressenti nous-mêmes, dans une épreuve récente et cruelle, la solidarité qui d'un bout à l'autre du monde unit et rapproche tous les peuples. Les Etats-Unis nous ont envoyés les témoignages précieux de leur sympathie. Au nom du gouvernement de la République, j'adresse à la nation américaine, frappée par un terrible désastre, les regrets unanimes de la nation française, profondément émue.

L'amitié loyale et confiante, dont les deux pays éprouvent au même degré à la fois le besoin impérieux et l'action bienfaisante, ne pouvait trouver, pour s'affirmer et pour se développer, une occasion meilleure que l'inauguration d'une statue élevée à Benjamin Franklin. Ce grand nom appartient à leur histoire commune. Il suffit de le prononcer pour évoquer les souvenirs glorieux d'une alliance dont Franklin fut le principal artisan.

Quand il signa, le 6 et le 8 février 1778, les deux traités par lesquels la France garantissait « la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et illimitée » des nouveaux Etats, Franklin était âgé de soixante-deux ans. Aucune vie n'avait été plus remplie, plus utile et plus féconde que la sienne. Les plus grands hommes de tous les pays se disputaient le profit de son expérience et l'honneur de son amitié. Il avait, par une variété de services et de titres qui est peut-être restée sans exemple, conquis tous les suffrages. La foule et l'élite, les savants et les philosophes, les hommes d'Etat et le peuple s'accordaient sur son nom glorieux. Il faudrait penser à Voltaire dont il fut l'ami, pour trouver, au cours du dix-huitième siècle, une popularité égale à la sienne. On ne saurait faire un plus grand éloge de cette extraordinaire fortune qu'en disant combien il l'avait préparée et méritée.

Né dans l'indigence et dans l'obscurité, écrit-il dans ses mémoires, et y ayant passé ses premières années, je me suis élevé dans le monde à un état d'opulence, et j'y ai acquis quelque réputation.  
Cette ascension, dans laquelle le hasard ne prit aucune part, fut le fruit de son travail, de sa discipline et de sa méthode. Aucun homme ne mérita plus que Franklin d'être appelé le fils de ses œuvres. Il se fit tout entier lui-même. Entre les années de son enfance, où il coupait et préparait des bâches dans la fabrique de chandelles de son père, et celles de sa verte vieillesse où sa diplomatie habile secondait la vaillance et servait les desseins de Washington, il ne cessa pas de s'instruire, de s'élever et de perfectionner en lui les dons d'une nature exceptionnelle.

Ouvrier imprimeur, il lut et épousa rapidement les bibliothèques qui étaient à sa disposition. Avidé de savoir, épris d'omnis-

ton, et qui fait honneur non seulement à la nation anglaise, mais à la nation humaine.

Quand en 1776, mises par le Parlement britannique « hors de la paix du roi et de la protection de la couronne », les treize colonies proclamèrent leur indépendance et constituèrent les Etats-Unis d'Amérique, le sort des armes, malgré leur discipline et leur courage, trahit d'abord leurs espérances. Elles éprouvèrent, pour appuyer leur résistance, le besoin d'un secours extérieur. Le Congrès sollicita l'appui de la France, où Franklin fut envoyé comme négociateur. Il n'y venait pas pour la première fois. Déjà en 1767 et en 1769 il avait séjourné quelque temps à Paris, où surtout auprès des savants sa présence n'avait pas passé inaperçue. Il avait même été présenté à Louis XV. Mais ses premiers voyages ne lui avaient révélé que les côtés extérieurs de la société française. L'âme même de la nation lui était restée inconnue et son jugement, un peu sévère, se ressentait de cette ignorance. Cette fois les circonstances et le rôle exceptionnel qu'elles lui assignaient lui révélèrent toute la France. Il revenait couvert de gloire, et son voyage prenait le caractère d'un événement public. Il fut reçu en triomphateur. Les « insurgents » d'Amérique passionnaient et enthousiasmaient l'opinion. Les vœux qu'elle formait pour leur cause n'étaient pas platoniques. On voulait se battre avec eux et pour eux.

La popularité de Franklin ajoutait à cette frénésie chevaleresque. Dès le premier jour il fut à la mode. Littéralement on se le disputait. Son habit de velours mordoré, ses bas blancs, ses cheveux étalés, ses lunettes sur le nez, son chapeau blanc sous le bras — ainsi le dépeignait Mme du Deffand — lui donnaient une physionomie originale dont Paris raffolait. Il était assailli de sollicitations et de demandes. Les lettres et les visites ne lui laissaient pas un instant de repos. C'étaient surtout les militaires, avides de batailles et de gloire, qui le harcelaient.

« Vous ne pouvez vous faire une idée, écrivait-il, à quel point je suis harassé. On cherche tous mes amis et on les excède, à charge à eux de m'excéder. Les fonctionnaires supérieurs de tout rang, dans tous les départements, des dames, grandes et petites, sans compter les solliciteurs de profession, m'importunent du matin au soir. Le bruit de chaque voiture qui entre dans ma cour suffit maintenant pour m'effrayer. Je redoute d'accepter une invitation à dîner en ville, presque sûr que je suis d'y rencontrer quelque officier ou quelque ami d'officier, qui dès qu'un verre ou deux de champagne m'ont mis en bonne humeur, commence son attaque sur moi ».

Toutes ces attaques n'étaient pas, d'ailleurs, également importunes. Ne vient-il pas d'avouer que les dames, grandes ou petites, fréquentaient la plus célèbre, Mme Geoffrin, Mme du Deffand, Mmes de Luxembourg et de Boufflers, Mme d'Houdetot, et surtout Mme Helvétius qu'il appelait « Notre-Dame d'Auteuil » et dont la grâce spirituelle le charmait au point qu'il offrit, sans succès d'ailleurs, de lui apporter en dot ses soixante-seize ans et son nom illustre. Il connut Malherbes, Turgot, Lavoisier, Condorcet, Chamfort, Cabanis, d'Alembert, Diderot, qui étaient ses amis et souvent ses hôtes. Il présenta son petit-fils à la bénédiction de Voltaire et les deux grands vieillards assis à côté l'un de l'autre assistèrent, au milieu des applaudissements enthousiastes d'une assemblée profondément émue, à une séance publique de l'Académie des sciences.

Ainsi Franklin avait conquis l'opinion tout entière. Il lui fallait maintenant gagner la cour et le roi à la cause dont il était le missionnaire et le défenseur. La force qu'il tenait de l'opinion ne fut pas étrangère à ce résultat. Condorcet, dans son magnifique éloge, a remarqué que « comme négociateur, Franklin observait beaucoup et agissait peu ». Mais il ne lui fit pas un reproche de cette lenteur, sagement calculée. « Ce calme, dit-il, n'était pas de l'indifférence. C'était la supériorité de raison d'un homme qui savait que le monde moral est assujéti, comme le monde physique,

à des lois certaines, et qui voyait d'avance dans ces lois immuables le triomphe de sa patrie ».

Vergennes ne se décida pas tout d'abord à s'engager avec les Etats-Unis dans des négociations officielles. Mais les événements, dont Franklin sut tirer merveilleusement parti, précipitèrent sa volonté. Les signatures furent échangées en février 1778 dans deux traités, l'un d'amitié et de commerce, l'autre d'autre alliance. Les négociateurs américains en envoyant au président des nouveaux Etats disaient : « Nous avons de grandes raisons d'être très-satisfaits de la bonne volonté de la nation française, et nous souhaitons que le Congrès la cultive par tous les moyens les plus propres à maintenir l'unité et la rendre permanente ».

Ce vœu a été exécuté. Dans une dépêche dont l'accent a ému notre nation, l'illustre président Roosevelt écrivait hier encore que « la France tient une place particulière dans le cœur du peuple américain ». La part que nous prenons à cette belle cérémonie atteste la réciprocité de nos sentiments. Franklin était digne d'en provoquer l'expression. Sa statue rappellera aux deux peuples les souvenirs glorieux d'une amitié dont aucun événement n'a depuis plus d'un siècle troublé le loyal accord. Elle sera pour les deux démocrates un exemple et un symbole. Mirabeau, en apprenant la mort de Franklin, disait à l'Assemblée constituante, dont il provoqua le deuil pendant trois jours : « Les représentants des nations ne doivent recommander à leur honneur que les héros de l'humanité ». Franklin fut un de ces héros. Il appartient à l'humanité. Mais cette statue, donnée par l'Amérique à la France, témoignera aussi qu'il fut, selon le mot de Sainte-Beuve, le plus Français des Américains. La musique a joué la « Marcellaise ».

L'ambassadeur prend de nouveau la parole, et dit, en français : « Ce fut un très agréable devoir, monsieur le ministre, en inaugurant cette cérémonie, de remercier le gouvernement de la République qui a bien voulu s'associer à nos efforts pour lui donner l'éclat qu'elle doit avoir, et qui est ici dignement représentée par des hommes dont le talent et le caractère sont encore relevés, à nos yeux, par les sympathies qu'ils ne cessent de témoigner à la grande République du nouveau monde avec laquelle celle du vieux a tant de traits communs. Aussi bien, messieurs, cette fête américaine est en même temps une fête française. C'est avec le grand citoyen dont nous célébrons aujourd'hui le deuxième centenaire qu'a commencé l'amitié fondée sur l'alliance unique dans l'histoire d'où date cette marche triomphante de la liberté dans le monde que nos deux nations ont inaugurée ensemble ».

Franklin, dont Jefferson a dit qu'on pouvait lui succéder, mais non le remplacer, est si complètement identifié dans la pensée de la foule aux sentiments d'égalité, de fraternité et de liberté, qu'il sont si chers à tous les Français, qu'on s'attendrait sans doute bien des gens en leur disant qu'il n'était pas lui-même Français. Bien mieux que moi, M. Barthou, qui va prendre la parole au nom du gouvernement de la République, vous dira dans le langage élevé dont il a le secret de quoi les deux gouvernements qui représentent plus particulièrement les légitimes aspirations de la démocratie moderne s'unissent en ce jour pour honorer la mémoire de Benjamin Franklin.

La cérémonie du Trocadéro était achevée. Tandis que les invités écoutaient un dernier morceau de la musique de la garde, l'ambassadeur, les ministres, les personnages officiels se formaient en cortège et se rendaient devant la statue, à l'entrée de la rue Franklin.

**L'inauguration de la statue.**  
La statue de Benjamin Franklin est l'œuvre de M. John J. Boyle, un des sculpteurs les plus connus des Etats-Unis. Le premier ambassadeur américain à Paris est représenté assis, dans un fauteuil Louis XVI. Sa figure est douce et fine, son front pensif et largement découvert, les cheveux retombant sur les épaules. Le piedestal de porphyre Louis XVI est dû à l'architecte américain M. Charly Knight. Sur le devant, au-dessus de l'aigle prenant son essor, sont gravés le nom et les dates de « Benjamin Franklin, 1706-1790 » et les belles paroles de Mirabeau :

**Ouvrez une Boîte pour les Enfants**  
Laissez-la à leur portée. Voyez comme ils engraisseront. Voyez comme leurs joues deviennent vermeilles de santé et de vie.  
**Uneda Biscuit**  
est le seul Biscuit Soda—l'aiment le plus nourrissant composé de blé, par conséquent la nourriture la plus saine pour les enfants.  
**5¢** En un paquet à l'épreuve de la poussière et de l'humidité.  
NATIONAL BISCUIT COMPANY

**Les athlètes après l'exercice et s'être exposés au soleil ou dans l'eau, trouveront L'ALCOHOLINE rafraichissante et stimulante.**

**UNE BONNE VOITURE**  
C'est ce que veulent tous ceux qui songent à acheter un véhicule, mais ils ne savent pas toujours où la trouver. Vous l'aurez sûrement à notre dépôt. Notre assortiment de Victoria, Broughams, Wagons de Station, Phaétons de Paris pour Dames, Runabouts, Surreys et Urlands Charrios sont de dernier genre et sans pareils pour la solidité et la durée et nos prix, par suite de notre modération dans les profits, sont particulièrement bas. Nous avons un superbe stock de Harrais, quelques chevaux qui ne peut pas manquer de donner de la satisfaction.  
**JOSEPH SCHWARTZ CO., LTD.,**  
821-831 RUE PERDIDO.  
Distributeurs au Sud des célèbres Wagons de Tennessee et de Piedmont. Quartier général des Fabricants de Voitures et Wagons, Quincailles, Matériaux, Peintures, Verres et tous les accessoires du commerce. Nos Catalogues sur demande 2 cent-50—pas d'impôt.

**DEPECHE S Télégraphiques**  
**Querelle entre personnes politiques.**  
Paris, 9 mai.—M. Lucien Millevoye, député et directeur de la « Patrie », et le comte Mathieu de Noailles s'étant rencontrés cet après-midi sur les boulevards ont eu une violente querelle à la suite de laquelle M. Millevoye a brisé sa canne sur la tête du comte.  
Cette affaire est le résultat des récentes élections au cours desquelles les deux adversaires avaient posé leur candidature dans le même arrondissement de Paris. Le comte de Noailles avait provoqué M. Millevoye sur le terrain, mais ce dernier refusa de se battre en duel sous prétexte qu'une querelle politique ne pouvait être considérée comme une affaire privée. C'est sur ces entrefaites qu'aujourd'hui le comte de Noailles rencontrant M. Millevoye, l'attaqua en pleine rue.  
**Convention biennale.**  
Memphis, Tenn., 9 mai.—La septième convention biennale de la Fraternité internationale d'Ingenieurs a commencé aujourd'hui à la salle du Grand Opéra.  
Les sessions dureront probablement quatre jours et des affaires importantes seront traitées. La ville est décorée en l'honneur des 5000 délégués et visiteurs.

**\$259** Achèteront un **PIANOS**  
**BON PIANO NEUF**  
AU MAGASIN DE MUSIQUE DE **GRUENWALD'S**  
**LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS MENSUELS**  
Epalements de \$10 à \$6 par mois—sans intérêt ; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.